

LA DOULEUR, LA DÉTRESSE ET LA QUESTION DE LA PAROLE NOSTALGIQUE

Pierre Chauvel

Presses Universitaires de France | « *Revue française de psychanalyse* »

2007/5 Vol. 71 | pages 1623 à 1631

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130561613

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1623.htm>

Pour citer cet article :

Pierre Chauvel, « La douleur, la détresse et la question de la parole nostalgique »,
Revue française de psychanalyse 2007/5 (Vol. 71), p. 1623-1631.
DOI 10.3917/rfp.715.1623

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La douleur, la détresse et la question de la parole nostalgique

Pierre CHAUVEL

L'idée de Laurent Danon-Boileau de proposer la notion de parole nostalgique nous oblige à revoir ce qu'est la nostalgie selon Freud, d'abord, et aussi selon les analystes français (de langue française). Nous constatons sans surprise chez ces derniers une certaine confusion des langues qui concerne essentiellement les variations entre deux traductions de *Sehnsucht* – à savoir, « nostalgie » et « désirance » (ou encore « désir ardent d'un objet du passé »). Certains se tiennent fermement à l'une d'entre elles, d'autres se déplacent de l'une à l'autre, d'autres encore renoncent à traduire en prenant en compte le fait que, selon son habitude, Freud introduit dans son langage théorique un mot usuel auquel il donne la valeur d'un concept analytique spécifique¹.

Ce concept est développé dans *Inhibition, symptôme et angoisse*², notamment à partir de l'étude du passage de la douleur corporelle vers le domaine psychique. L'angoisse du nourrisson, mais aussi sa douleur, devant une personne étrangère est rappelée. En effet, l'enfant se comporte comme s'il ne devait plus jamais revoir sa mère, et il éprouve tout autant le *désir* (ou la désirance) de la revoir que la *nostalgie*, douloureuse, du visage perdu ; l'expérience, et Freud y insiste, commence en effet dans la douleur qui est ici, évidemment, une douleur psychique.

Le problème est de comparer l'expérience de la douleur corporelle qui survient « lorsqu'une excitation, attaquant la périphérie, fait effraction dans les dispositifs du pare-excitation », avec celle qui est ressentie en cas de perte d'objet. Pour ce faire, Freud part du constat de l'investissement narcissique intense

1. P. Chauvel, Nostalgies et pulsions au milieu de la vie, *RFP*, t. LXIX, n° 4, 2005.

2. S. Freud (1926 [1925 *d*]) Annexe C. Angoisse, douleur et deuil, trad. M. Tort, Paris, PUF, 1968, p. 98 et s. ; Paris, PUF, « Quadrige » (*OCF.P*, XVII), p. 81-84.

d'un lieu corporel douloureux. Il remarque que, lorsque l'esprit est distrait par un autre intérêt, les douleurs corporelles ne se produisent pas, car alors l'investissement se concentre sur le « représentant (ou représentance) psychique de l'endroit du corps douloureux » et non sur la partie même du corps où s'origine la douleur. Nous pouvons ici remarquer un hiatus dans la construction théorique, car rien n'indique comment le fait que l'esprit soit distrait autorise le passage de l'investissement de la zone douloureuse à la représentation de cette dernière. On peut admettre cependant que la distraction de l'esprit entraînerait un abaissement du niveau de l'investissement dès lors compatible avec la mise en représentation : celle-ci en effet, comme les processus de pensée en général, ne nécessite et ne supporte que de relativement faibles quantités d'énergie. Nous voyons toute la complexité de l'adaptation de l'intensité de l'investissement, car si la mise en représentation, ou la pensée, exige un surinvestissement, son excès, équivalent à un traumatisme, aboutit à une régression, voire à une désorganisation du fonctionnement psychique, jusqu'au ressenti douloureux.

Ainsi, « *l'investissement nostalgique (Sehnsuchtsbesetzung) de l'objet absent (perdu)*, investissement intense et qui, en raison de son caractère inapaisable, ne cesse d'augmenter, crée les mêmes conditions économiques que *l'investissement en douleur concentré sur l'endroit du corps lésé* ». Cette fois, l'investissement d'un objet déjà représenté, car absent, atteint un niveau tel que les conditions économiques de la douleur sont retrouvées, dans ce qui constitue dès lors un moment de désorganisation régressive : « La représentation d'objet, fortement investie par le besoin, joue le rôle de l'endroit corporel investi par l'augmentation de l'excitation. » Ainsi, la nostalgie, la douleur psychique qui la caractérise et la douleur corporelle peuvent être rapprochées, jusqu'à ouvrir à une théorie de la représentation, qui en reste, il est vrai, à l'ouverture. Il persiste encore un hiatus entre l'excitation douloureuse psychique, de type nostalgique, et la représentation de la partie du corps qui est le siège d'une douleur : les conditions économiques des deux types de douleur sont en effet établies, mais leur comparaison reste métaphorique. Freud partait d'ailleurs de la constatation que le terme de « douleur », et ce ne peut être sans raison, s'applique tout autant à la douleur corporelle qu'à la douleur psychique. Il se limite ici à en établir la similitude économique : en raison d'un surinvestissement, on peut avancer que la métaphore rejoint le réel, on peut souffrir d'une représentation tout autant que d'une effraction corporelle, du fait d'un objet interne tout autant que d'un objet extérieur.

La douleur nostalgique concentre de la même manière tous les investissements, non plus sur la douleur de la séparation en elle-même mais sur la représentation de l'absent ou de l'absente jusqu'à aboutir à ce qui était son origine : le même état de détresse psychique subi dans la séparation, à ceci près que l'objet de la nostalgie est maintenant représentable et, virtuellement au moins,

dicible. La possibilité d'investissement du représentant psychique est déjà là et ouvre la voie qui mène aux représentations, à l'élaboration psychique, et surtout et enfin au langage, au-delà de la décharge primaire que constitue le cri.

J'en propose pour exemple le patient que décrit J. H. Guégan dans son texte prépublié qui, en deçà du spectacle « obscène » qu'il en offre à son analyste, souffre d'une plongée dans un monde de sensations d'envasement, de mélasse, de coaltar, de sables mouvants. Même si ses sensations sont pour ainsi dire cultivées à l'adresse de l'analyste, elles témoignent d'une reviviscence d'un monde (immonde) infantile qui comporte, y compris dans sa tonalité anale ou fécale, une régression à l'expérience de l'*Hilflosigkeit*, profonde détresse que souligne l'auteur. Il note à ce sujet que les affects restent peu perceptibles dans ce qui est dit par le patient, ce qui lui fait retenir de façon très pertinente que le modèle de l'hystérie est malgré tout prévalent chez cet homme.

Ce patient nous montre que dans sa détresse pénible, qui comprend aussi les douleurs corporelles d'allure hypocondriaque dont il se plaint, il en arrive à créer, en y incluant l'analyste, un ensemble de représentations-choses obscènes et engluantes ou fascinantes. Cela persiste jusqu'à ce qu'il soit possible de comparer la scène agie dans l'analyse au fait de « faire du cinéma », c'est-à-dire des représentations de l'action qui deviennent par la suite énonçables en représentations de mots.

Cela nous amène à revoir les rapports de l'*Hilflosigkeit*, de la pulsion de mort et de la nostalgie, et à nous demander ce qu'est l'objet de la nostalgie. Nous laisserons pour le moment de côté le personnage principal qui selon Freud est le père, objet de la *Vatersehnsucht*, dont il est le plus souvent question dans son œuvre, pour nous centrer sur la mère qu'il a tout de même reconnue comme le premier objet, le premier pare-angoisse et le premier objet de la nostalgie. Son rôle est admis comme à regret, assez tardivement, et bientôt recouvert par l'étranger (précurseur du père), qui devient apparemment l'objet de la désirance, celui qui protège efficacement des retours à la détresse, bien que cet investissement reste ambivalent car il est aussi le modèle du Surmoi cruel. C'est que l'appel à la mère de l'origine n'est pas sans péril. Elle représente le bonheur perdu à deux titres : en tant que mère prénatale, d'un temps ou plutôt d'un non-temps mythique, supposé sans conflit, paradisiaque. Puis en tant que mère contemporaine de l'angoisse de la naissance et de la détresse, temps pendant lequel elle prend sans doute forme et visage à la faveur des expériences répétées de satisfaction. Mais elle reste marquée par la détresse, et de ce fait elle est liée à l'angoisse de mort, comme cela apparaît dans « Le Moi et le Ça »¹ où le modèle

1. Le Moi et le Ça, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, coll. « PBP », 1981, p. 274.

de la mélancolie se trouve dans l'angoisse de la naissance et « l'angoisse-nostalgie infantile (*Sehnsucht-Angst*), celle de la séparation d'avec la mère protectrice ».

Ainsi la nostalgie-désirance en appelle au secours dans le même temps qu'elle réveille la situation de détresse. Cela renvoie sans fin à l'oscillation entre le masochisme originaire, le retour à l'absence de secours, à la solitude qui contient tout de même l'espoir de l'intervention de la personne secourable, lorsque tout se passe bien, ou aboutit au contraire à l'effondrement, à l'expérience d'agonie. En quelque sorte, la difficulté de la pensée, du langage, se trouve dans la fascination double qu'exerce la mère chez le nostalgique, garçon ou fille. Pour une part, dans la mesure où elle reste en rapport, dans sa présence indistincte puis sa représentation, avec la pulsion originaire de mort, elle est tenue pour responsable de l'angoisse de naissance, de la détresse originaire et de la mort ou de la menace de mort, sans représentation. En même temps et d'autre part, l'émerveillement et les satisfactions qu'elle propose, suscite, impose même, la constituent comme objet et modèle de tout objet du désir. La mère apparaît ainsi sans Autre nécessaire, selon le mot de F. Guignard, ni même possible, sans alternative à une identification ou plutôt indétermination maternelle primaire (du moins dans ce vertex car l'alternative ne peut être totalement abolie, tant que la vie psychique reste possible). La nostalgie qui témoigne d'une position identificatoire dominée par la désirance primaire est l'origine, dans tous les cas, du désir, mais aussi sa fin dans ce contexte. Elle n'ouvre pas véritablement, comme le montre L. Danon-Boileau, à l'Œdipe ni à une bisexualité psychique suffisamment fonctionnelle. La parole, qu'elle inspire ou qu'elle forme, séduit ou témoigne d'une séduction subie. Il faut que l'auditeur ressente une tension affective, niée par le sujet lui-même qui n'a d'autre but que de maintenir une confusion primaire. L'objet maternel émerveille notamment en se suffisant à lui-même ou avec le complément que constitue l'enfant, réduit de ce fait à être figé dans un rôle de dépendance, voire de fétiche. Cela lui évite la frustration, mais aux dépens de son identité. Pourtant l'équilibre est instable car la nécessité d'un fétiche révèle que quelque chose manque dans l'objet de nostalgie. Aussi la langue ne peut-elle être aussi maternelle qu'on le dit, d'où l'insistance, qui paraît souvent excessive, que Freud porte sur le rôle du père en tant qu'objet du désir nostalgique, et vecteur du « progrès dans la vie de l'esprit ». Lui-même pourtant désignait sa langue maternelle comme sa *geliebte Muttersprache*, ce qui montrait toute l'intensité du lien nostalgique à la langue-mère, si l'on veut rendre au plus près la condensation du terme allemand.

On peut tenter de comprendre, sous l'angle de la difficulté suscitée dans l'analyse par l'intensité du lien nostalgique à la mère, l'aventure analytique de Freud et de Dora. Le terme d'« aventure » désigne ici la nouveauté de la

découverte, le désarroi reconnu par Freud dans son contre-transfert, et le travail prolongé dont il est l'origine.

Partons arbitrairement du deuxième rêve avec la visite à la galerie de Dresde et la contemplation rêveuse de Dora durant deux heures devant la Madone. Freud propose de détacher le thème de la Madone : elle est « manifestement Dora elle-même », alors qu'on pourrait s'attendre à ce qu'elle soit aussi, voire d'abord, la mère. Mais la mère est justement la grande absente dans l'analyse de Dora où elle n'apparaît que sous la forme d'une femme effacée, atteinte d'une psychose des ménagères, et apparemment peu investie par sa fille. Celle-ci a probablement souffert également d'un défaut d'investissement de la part de sa mère, dont les indices sont nombreux dans le texte. Mais cela n'empêche pas la mère d'exister : Freud note que, « si l'analyse s'était poursuivie, la *désirance maternelle (mütterliche Sehnsucht)* d'avoir un enfant n'aurait vraisemblablement pas manqué d'être mise à découvert... »¹. Bien sûr, il s'agit d'abord du désir ardent d'avoir un enfant, de s'identifier à la mère, aussi en tant que femme après tout, mais nous pouvons y reconnaître encore la permanence de la relation nostalgique à la mère. Freud s'en tient cependant à l'amour homosexuel porté à Mme K..., profondément enraciné il est vrai, en en restant à la position manifeste de la grande adolescente qu'est Dora, sans prendre vraiment en considération l'enfant qu'elle a été, et qu'elle reste, nostalgiquement.

Le contre-transfert dans cette cure, bien au-delà du sentiment douloureux de l'analyse inachevée, comme une grossesse peut l'être, témoigne d'une autre forme de nostalgie, qui se révèle finalement féconde. Il est à remarquer que la position nostalgique de Dora, comme celle d'Ada que rapporte L. Danon-Boileau, entraîne chez l'analyste une douleur ou un malaise suivis d'une auto-analyse, voire d'un vaste mouvement d'élaboration fantasmatique puis théorique. Cela est très certainement, comme l'indique L. Danon-Boileau, la conséquence du refus inconscient de l'analysant de quitter l'investissement de cette position, de cette fixation primaire. Il le montre très clairement à propos de l'*acting* contre-transférentiel qu'il relate et analyse avec profondeur : il a voulu poursuivre une séance au-delà de la fin qu'il en avait indiquée, en raison notamment de la perplexité qu'il éprouvait, ce qui l'a conduit, en résumant de façon schématique, à montrer le refus du nostalgique en analyse de « renoncer au jeu à deux », de réaliser le deuil d'un objet d'amour qui puisse aboutir à son introjection.

Cette même incapacité existe chez Dora à l'égard de sa mère qui reste l'objet d'un investissement fixé, nostalgique et inconscient. Le matériel manque pour en apprécier la suite, en dehors de sa rencontre tardive avec Felix Deutsch², à

1. *Op. cit.*, p. 97-98, n. 2.

2. Apostille au « Fragment de l'analyse d'un cas d'hystérie » de Freud, *RFP*, t. XXXVII, n° 2, 1973.

qui elle révèle bientôt sa véritable identité psychanalytique, ce qui témoigne de l'intensité des restes transférentiels (nostalgiques ?) de sa brève expérience analytique. La description qui est faite d'elle montre surtout qu'elle reste sous l'emprise de sa mère, plus qu'elle ne s'identifie à elle, sous les aspects les plus attristants, ce qui montre la force silencieuse de la relation primaire avec l'imaginaire maternelle, sur laquelle l'analyse avait échoué.

Dans les écrits de Freud, nous pouvons, nous semble-t-il, suivre un cheminement qui s'origine dans le trouble créé par le cas Dora. Certes il n'éprouve pas le désir de poursuivre telle séance ou l'analyse même de la patiente, qui ne lui en laisse d'ailleurs pas le loisir, mais celui de continuer l'exploration de la nostalgie maternelle, et féminine. Ce qui commence dès le texte de « Dora »¹ dans un ajout sans doute de 1923, où il regrette de ne pas avoir « su deviner à temps ni communiquer à la malade que la motion d'amour homosexuelle (homophile) pour Mme K... était le plus fort des courants inconscients de sa vie d'âme ».

La démarche se révèle plus longue et complexe. Nous retiendrons le parallèle qui a parfois été proposé entre Dora et la jeune homosexuelle², assez rudement repoussée par Freud. Il s'attache en effet chez cette dernière, tout comme chez Dora, aux désirs de vengeance qu'elle éprouve, tant à l'égard des parents que de lui-même, dans le transfert négatif qui s'ébauche. Il est particulièrement touché, ou plutôt irrité, par la manière dont cette jeune femme traite ses interprétations :

« Un jour que je lui expliquais un point de théorie particulièrement important et qui la concernait de près, elle me fit cette répartie sur un ton inimitable : “Ah ! Mais c'est très intéressant” – telle une dame du monde que l'on promène dans un musée et qui considère avec son face-à-main des objets qui lui sont parfaitement indifférents. »

Il refuse d'aller plus loin, en proposant cependant l'engagement d'une analyse avec une femme. Il ne va pas jusqu'à avancer que seule une femme pourrait comprendre une autre femme, ou supporter la nostalgie-désirance maternelle, et tout particulièrement ce qui se présente comme une « belle indifférence » transférentielle, si l'on peut dire. On pourrait penser qu'il renonce ici à l'idée même de bisexualité psychique, mais dans ce texte il insiste, bien davantage qu'à propos de Dora, sur la relation précoce avec la mère et sur la fixation à cette relation qui est mise au premier plan dans l'évaluation du cas.

Plus tard et, on l'a remarqué, après la mort de sa mère, une nouvelle évolution, sinon une transformation, se fait jour. Dans un premier texte³ de 1931,

1. *Op. cit.*, p. 117, n. 1.

2. Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

3. Sur la sexualité féminine, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

Freud note que l'attachement intense et prolongé de la fille à sa mère a été fortement sous-estimé et que la phase pré-œdipienne de la femme atteint une importance qui ne lui avait jamais été attribuée jusqu'ici. En fait, ce premier lien lui évoque la civilisation minoé-mycénienne recouverte par la civilisation grecque, et nous revenons ainsi au musée, au sens où la relation originaire ne pourrait être rendue en des termes vivants et pour ainsi dire actuels mais seulement observés ou étudiés d'une manière abstraite. La première relation lui paraît tout *aussi blanchie par les ans, à peine capable de revivre* que les restes de la civilisation antique, sauf peut-être à la faveur du travail de femmes analystes. Seraient-elles meilleures archéologues, ou pas du tout archéologues mais capables de revivre et de supporter l'attachement originaire, sans mesure ?

La conférence « La féminité » en 1933¹ commence, comme la précédente, par une humble déclaration sur l'incapacité des hommes, et particulièrement des hommes de science, à comprendre quoi que ce soit à l'énigme de la féminité. En citant Heine, il les décrit comme « têtes coiffées de perruques, pauvres têtes humaines baignées de sueur ». Nous remarquons que le point de vue est maintenant inversé : c'est Freud lui-même qui semble considérer que, comme les autres, il est en échec devant l'énigme de la féminité ou de la relation d'une mère avec sa fille, et que ses paroles seraient semblables à des curiosités antiques, mortes depuis longtemps, si elles ont jamais été vivantes. Les perruques peuvent être considérées comme la traduction comique du vieux Faust rêvant de revivre autrement sa jeunesse gâtée par la philosophie, mais plus encore comme la représentation d'une pensée en faux-self, incapable de trouver les mots susceptibles de mobiliser la position nostalgique. Pourtant Freud ne portait pas de perruque et il laisse dans ce texte libre cours au développement de ses pensées, jusqu'à avancer nombre de vues nouvelles, concernant particulièrement « la phase du tendre attachement pré-œdipien qui est décisive pour l'avenir de la femme », et qui est la plus significative de sa préhistoire. Cette phase est non moins décisive pour la nostalgie maternelle qui cependant concerne aussi bien les hommes, tout autant que ce que l'on appelle le masochisme féminin.

Si nous en revenons à l'essentiel de la cure analytique en général, nous constaterons que le transfert peut être vu comme une manifestation de la nostalgie, ou de la désirance, puisqu'il consiste en un réinvestissement (et un déplacement, ce qui est un écueil pour le nostalgique) des objets d'amour et de haine passés. C'est pourquoi il est *a priori* régressif, attaché aux plus anciennes fixations, pourquoi il est souvent négatif et que la notion de pro-

1. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1933 a), trad. R.-M. Zeitlin, Paris, Gallimard, 1989.

grès lui est en soi tellement étrangère. Pourquoi aussi l'analyse est si longue et le chemin vers l'auto-analyse si ardu. Pourquoi, enfin, l'analyste est si souvent tenté par la position souhaitée par le nostalgique : celle d'une tendre mère. La défense qui consiste à s'attacher nostalgiquement au père permet sans doute « le progrès dans la vie de l'esprit », qui implique sinon le développement du langage en lui-même, du moins sa capacité à rendre compte pour soi-même du conflit œdipien et de ses suites. Il permet encore de supporter la séparation sans en nier la douleur et en assumant le travail psychique qui permet de passer de l'incorporation de l'objet nostalgique à son introjection et finalement à l'identification. En contrepartie, pourtant, cette « défense » comporte le risque d'écarter la reconnaissance et éventuellement l'analyse de l'originaire maternel, voire de le dénier, comme le font les têtes à perruque. C'est ici que nous retrouvons le problème de la douleur et du passage de la douleur de la séparation à la douleur psychique. Les intuitions de Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse* indiquent le passage possible, et d'ailleurs réversible, de la douleur de la séparation, comparable à la douleur corporelle et ressentie comme détresse, à la douleur psychique associée à la représentation de l'objet d'amour perdu. Mais la représentation, la pensée, le langage peuvent se développer sans pour autant que l'objet soit réellement investi, et cela soit pour des causes internes, soit en raison de ses défaillances réelles. Dans ce cas, le langage est éventuellement clivé de son contenu d'affect que l'auditeur, ou plus particulièrement l'analyste, peut ressentir, éprouver à la place du sujet. Il peut en effet souffrir de la douleur réprimée par l'analysant, ce qui est toujours une surprise, ouvrant à la possibilité d'une identification à l'enfant en détresse qui tient devant lui un discours désaffecté. À défaut d'introjecter l'objet, l'analysant se fixe dans son emprise, ce qui, pour être proche du masochisme, s'en distingue par le fait que ce n'est pas une douleur érogène qui est habituellement recherchée, mais une sorte d'addiction à l'objet de nostalgie. En l'occurrence, c'est plutôt l'objet de désirance qu'il convient de dire car il satisfait dès l'origine la pulsion désirante, pour reprendre ce mot de J. Guillaumin. Cette configuration ne peut cependant se réaliser que dans un contexte de frustration (*Versagung*), au sens que vise le terme de « refusement » : à la fois un refus qu'oppose l'objet au sujet et une incapacité déguisée en refus de la part du sujet. Comme le laisse penser l'échec de l'introjection c'est d'abord et avant tout dans l'aire de la satisfaction orale que se situe la frustration primaire, aussi bien dans la relation au sein que dans l'introjection, de la parole de la mère, de sa langue. En fait, cela désigne une situation traumatique prolongée où l'objet est perdu, mais où sa perte reste méconnue. À cela s'applique bien la remarque de Paul Denis : « Dans le déroulement d'une cure, la position nos-

talgique résiste souvent de façon considérable à s'ouvrir au travail de deuil en raison même du fait qu'elle est relativement vivable.»¹ Dans le cas de Dora, nous avons vu qu'elle ne l'est que très relativement. Il en est de même pour Ada, qui, après avoir subi de nombreuses séparations, ne sait pas si celle qui, selon des témoignages concordants, l'aimait, l'aimait vraiment. Mais que sait-elle de l'amour ?

Pierre Chauvel
11, rue Kervégan
44000 Nantes

1. *Emprise et satisfaction*, Paris, PUF, 1997, p. 226.